KINGA WYRZYKOWSKA

PRINCESSE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ZÉRO

À bouffer, celui-là ! Tout là-haut, dans la boîte en bois, avec ses oreilles duveteuses qui retombent, sa fourrure tachetée et ses yeux tristes – adorables – comme s'il n'attendait que ça, qu'on le descende, qu'on le touche, qu'on l'adopte. Un chiot, plus vrai que nature. C'est irrésistible. Possible de le voir de plus près ? Non, pas lui, celui à côté, oui, le crème et marron, que la vendeuse, juchée sur une échelle, saisit avec circonspection, il est très cher, précieux, surtout destiné aux collectionneurs, mais si vous insistez, elle le dépose délicatement et avec une sorte de réticence dans les mains tendues, aux ongles crânement tipsés qui oublient de dire merci. Elles ont mieux à faire : caresser la petite boule d'amour pour vérifier si elle est aussi douce que promis, lui gratter le haut de la tête, la renifler, est-ce qu'elles préfèrent celui-ci ou le précédent ? Peut-être un autre encore, il ne faudrait pas passer à côté du bon, ils sont tous tellement mignons, tous

tellement vivants, la cliente n'avait pas remarqué le gris, là ! Elle fond. À quelques jours du jour J, elle est à fleur de peau. Pour leur premier, c'est normal, les futurs parents veulent ce qu'il y a de mieux. Lesquels les aident à faire leurs nuits ? s'enquiert l'homme, pragmatique, parce que c'est quand même à ça qu'ils servent, non ? Effectivement, ils ont tous été conçus pour le bien-être des nourrissons, ils dégagent des phéromones animales et maternelles réconfortantes, assure la commerçante qui préfère toutefois prévenir, c'est la dernière peluche qu'elle montre, malheureusement, elle s'excuse mais elle ferme à 18 h 30 et il est déjà 18 h 35, bientôt 18 h 40, avec le sourire, ça passe mieux. Elle doit encore courir chez Auchan, à l'autre bout du centre commercial, le temps qu'elle y arrive, à cette heure c'est bondé, la queue aux caisses, elle a promis à ses petites qu'elle serait de retour avant 20 heures pour passer un peu de temps avec elles.

À bouffer, vraiment, répète la cliente rouge griffue qui a rabattu son masque sur son menton pour renifler le doudou avant de le déposer dans les bras de son compagnon, l'un marqué d'un prénom, l'autre d'un serpent qui se mord la queue. On le prend ? En guise de réponse, s'étire au-dessus de la petite bête un baiser humide que l'homme interrompt pour adresser, les lèvres encore moites, un regard ombrageux à l'employée trop pressée qui passe un coup de serpillière devant la caisse. Il coûte combien ? Ah oui, quand même ! Le futur chef de famille grimace, il ne veut pas

perdre la face mais il n'est pas non plus du genre à se laisser pigeonner. Il a quoi de plus que les autres ? Quatre-vingts pour cent cachemire, vingt pour cent véritables poils de cocker, la garantie est d'un an sur tout le magasin. Aux Nounours Enchantés, on ne vend que des produits de haute qualité, fabriqués en France ou en Europe, à base de fourrure naturelle sans aucune cruauté exercée sur les animaux. La contrepartie, c'est le prix, explique la vendeuse avec la patience qui lui reste, des miettes éparses, voilà pourquoi il vaut mieux prendre son temps pour se décider, ne pas se précipiter, revenir, parce que là, elle ferme, dans un sourire qui ne sourit plus du tout. Oui, revenez dans quelques jours. Des nouveautés, elle en reçoit tous les mardis – des chatons, des bisons, des lapereaux, des marcassins, des en veux-tu en voilà, des à croquer, des à torturer, des à cajoler, des à abandonner, des comme vous voulez, obèses, décharnés, il y en a pour tous les goûts, pour tous les vices, tous les besoins. Vous trouverez celui qu'il vous faut. Celui dont votre bébé a besoin. Leurs mains enlacées autour du ventre gonflé de fierté et de vie, les deux amoureux ne semblent pas disposés à bouger. Pas encore. Vous pouvez nous mettre de côté celui-ci d'ici samedi ? La vendeuse acquiesce, elle opinerait à tout pour qu'ils dégagent, elle transmettra l'information à son collègue, pas de souci, parce qu'elle ne travaille pas le week-end, il ne manquerait plus que ça. Et vous vous appelez comment, madame ? Le tatoué, prudent, sort son iPhone.

Vanessa.

Il va noter son nom, au cas où. Pour pas qu'elle la lui fasse à l'envers.

*

Quelque trente minutes plus tard, Vanessa franchit, essoufflée, le portique de sécurité de l'hypermarché Auchan de Noyelles-Godault, le plus vaste de France, 21 850 mètres carrés de surface commerciale, l'infini zébré de néons, elle en pleurerait maintenant qu'elle n'a plus à faire risette, maintenant qu'elle est en retard, maintenant qu'elle ne tiendra pas sa promesse, comme d'habitude. Elle commence par le rayon ménager, ça va vite, chaque fois les mêmes produits, ceux placés sur l'étagère du bas, les premiers prix, il faut s'accroupir pour les attraper, comme ça les vieux pauvres n'y arrivent pas et ils sont obligés d'acheter plus cher. Sauf pour le Cif. Pour le Cif, Vanessa ne jure que par la marque, avec les autres gels, je suis obligée de m'y reprendre à deux ou trois fois. La javel, des éponges, le lot de six, de la lessive, le panier de linge sale déborde, et tant pis si Vanessa a l'air de parler toute seule, l'essentiel c'est le rythme, ne pas se déconcentrer, ne pas se laisser distraire, envahir par les pensées sombres, ses gamines seules à la maison, cette impression qu'elle a de pédaler au-dessus du vide, pour joindre les deux bouts, mais les deux bouts de quoi ? D'un fil qu'elle aurait lâché en route entre deux rivages disparus

depuis longtemps de son champ de vision. Rien derrière, rien devant, elle se perd dans les rayons parcourus mille fois, ils ont encore changé l'emplacement des packs de lait. Vanessa fait comme elle peut, du mieux qu'elle sait – est-ce qu'elle a le choix ?

C'est une chance, sa Lolotte se débrouille incroyablement bien à la maison. À huit ans, une vraie petite maman, capable de rester seule avec sa sœur, de lui préparer un chocolat chaud en attendant. Lolotte a le numéro de la voisine au cas où, mais elle ne l'a encore jamais appelée. Pas besoin. Elles sont si gentilles, toutes les deux. À bouffer, comme disait l'autre. Elles ne râlent jamais. Elle leur prendra les Flantastik au caramel pour la peine. Quatre, pour ce soir et demain. Et des glaces pour samedi, pour le dessin animé qu'elles regarderont toutes les trois, sans que Vanessa scrolle sur le portable, promis. Elle se consacrera entièrement à ses filles. Sans s'énerver pour des broutilles. Elles sont si mignonnes. Pâtes (coquillettes, spaghettis et alphabet), purée de pommes de terre, riz basmati, lentilles corail, moutarde forte, huile de tournesol et d'olive, fromage râpé, petits-suisses, beurre allégé, crème liquide. Saucisses, cordons-bleus et du jambon pour ce soir. Vanessa veut faire plaisir. Alors elle décide de se lâcher et troque le cuit supérieur sans couenne estampillé Pouce contre l'emballage Plaisir Gourmet Jambon à l'étouffée de Louis Ange (*Le paradis à portée de bouche*). Le paquet pèse son poids de bonne bouffe, normal, c'est de la qualité. Quelques

légumes, carottes, poireaux, tomates, et elle aura terminé. Sa copine Nora, en caisse prioritaire, lui fait signe de passer devant. Et hop, cinq minutes de gagnées. Sans la solidarité, on crèverait la gueule ouverte.

Elle grappille quelques minutes encore au GPS sur ce tronçon d'autoroute sans radar qu'elle pourrait emprunter les yeux fermés. Parfois elle tente le diable, une, deux secondes aveugles, décharge d'adrénaline, palpitant qui cavale, elle dessille – Charlotte et Lucie, Charlotte et Lucie, Charlotte et Lucie. Chérie FM à fond, elle chante en pressant l'accélérateur, viser la lune, ça ne lui fait pas peur. Vanessa conduit comme un pilote de formule 1 : un vrai mec, fanfaronnait le père de sa deuxième, auquel elle préfère ne pas penser, trop douloureux, mais il ressurgit chaque fois qu'elle franchit la barre des cent cinquante kilomètres-heure, surtout quand c'est Goldman qui passe. Il ne le supportait pas, l'obligeait à éteindre la radio dès qu'il entendait le chanteur à midinettes, là. Maintenant Vanessa a tout le loisir de geindre dans sa bagnole avec Jean-Jacques et de rêver à la solitude des gens qui n'ont personne, à part les moineaux et les chats, cet isolement véritable à l'opposé de la solitude farcie, obstruée, sans repos de la mère célibataire.

Elle rêverait tellement de faire un break, même court, même quelques heures, qu'elle manque de rater la sortie 11 et doit freiner brutalement dans la boucle qui précède le péage. Elle accélère de nouveau dans la ligne droite en passant à côté du McDo où elle refuse d'emmener les gamines et bientôt gare

sa voiture au pied de l'immeuble, elle adore Alain Souchon alors, malgré le temps qui file, elle attend que Jim se réveille dans le paradis clair d'une chambre d'hôpital pour éteindre le moteur. Elle a le droit à son espace blanc, elle aussi.

Politesse irritée, pardon, pardon, en fendant le groupe de jeunes qui squatte dans la cage d'escalier. Y a pas de mal, Vanessa monte les marches deux par deux jusqu'au troisième étage, les clés déjà sorties. Un coup de sonnette, léger, reconnaissable, pour prévenir – un code entre elles, ce n'est pas le loup, c'est maman chèvre –, des embrassades, les questions sur l'école, le goûter, le chemin du retour, y a personne qui vous a embêtées ? Et à 20 h 19, lait qui bout, table mise, carottes râpées. Elle fait au mieux. *La Mère suffisamment bonne*. Elle a revendu tous ses livres de psycho, sauf Winnicott, son préféré, unique vestige de ses années de fac, avec Charlotte.

Ça avait bien commencé, licence et Brioche Dorée, moite-moite et elle y arrivait. Des profs qui la soutenaient. Elle les touchait avec ses cernes et son opiniâtreté. L'un d'eux en particulier. Parisien, la quarantaine ébouriffée et en duffle-coat, l'ironie à fleur de lèvres. Un cœur d'artichaut à partager avec d'autres étudiantes, qui s'est durci quand elle lui a fait « un enfant dans le dos ». Ses mots. Il a obtenu une mutation l'année suivante, celle de la naissance de Charlotte, et il a décampé sans se retourner. Sans même regarder ce qui lui avait poussé derrière. Sans leur donner la moindre chance.

Et alors ? Alors, Vanessa ne s'en est pas si mal sortie.

Brave.

Il suffit de regarder les bouilles de ses filles, leurs yeux qui brillent, et cette gravité par en dessous, bouleversante. Tu vas bien, maman ? Tu n'es pas trop fatiguée ?

Pas du tout, et elle le prouve en vidant son sac de courses. Le menu du jour pour ces dames : un jambon-purée de qualité exceptionnelle. *Le paradis à portée de bouche*. Vanessa pose la barquette sur la table avec cérémonie. Tadam ! D'un geste sec, avec les ciseaux de cuisine avec lesquels elle tranche le poulet rôti du dimanche (un rituel), elle coupe l'emballage. Vous m'en direz des nouvelles, mesdemoiselles. Les gamines, ravies, observent leur mère, ses mouvements précis, la gravité dans sa voix, sa concentration gourmande, ce n'est plus leur mère d'ailleurs, c'est la patronne, la cheffe d'un grand restaurant qui, avec déférence, détache l'opercule comme on soulève la cloche au-dessus d'un mets rare pour des clientes d'exception : mesdames, servez-vous. Une main s'approche du paquet, hésite, se ravise. L'autre la supplante mais idem recule, intimidée. Alors ? Vous n'osez pas ? Vous le méritez, mesdames, vous le valez bien. Allez-y, après vous pourrez même en reprendre.

Mais maman. Ce n'est pas du jambon.

C'est un doigt.

Un doigt d'honneur tout rose.